

Montaigne en perspectives

Société des Arts et Lettres de la Lozère, Balsièges, novembre 2009

Michel Juffé

Michel Eyquem (1533-1592) naît au château de Montaigne d'une famille de négociants ennoblis. Son père lui fait apprendre le latin dès la petite enfance, de sorte qu'il le parlera et écrira mieux que tous ses camarades du collège de Guyenne à Bordeaux, où il entre à 6 ans. Il semble avoir fait ensuite des études de droit, mais il n'en reste aucune trace. Il devient Conseiller à la cour des aides¹ de Périgueux.

A 32 ans, en 1565, il se marie avec la fille d'un parlementaire bordelais. À la mort de son père, à 35 ans, en 1568, il hérite du titre et du patrimoine. En 1571, à 38 ans, il quitte sa charge de conseiller, et se consacre à la rédaction des Essais : la première édition en deux livres paraît à Bordeaux en 1580 (47 ans).

En juin 1580, il part pour un long voyage en Italie à travers la Suisse et l'Allemagne. Rentré à Bordeaux en novembre 1581, Montaigne, élu en son absence, devient maire et sera réélu deux ans plus tard. Il joue le rôle de médiateur entre le parti du roi de France et celui d'Henri de Navarre. Après 1586, il travaille surtout à la nouvelle édition des Essais (1588) qu'il augmente d'un troisième livre et de plus de six cents additions aux deux premiers.

Il continue jusqu'à sa mort à travailler à son ouvrage sur un exemplaire de l'édition de 1588, dont les marges se couvrent d'environ un millier d'additions.

J'utilise la version « en français moderne », Gallimard, 2009.

¹ Les aides sont des taxes perçues sur certains produits de consommation (boissons, papier, bois, bétail, huile, savon...) ; les Cours des aides sont chargées du contentieux fiscal relatif aux aides. Puis il devient conseiller (juge) au parlement de Bordeaux. Les parlements jugent en appel les causes des juridictions seigneuriales et des tribunaux royaux des bailliages.

Montaigne nous laisse une œuvre ouverte, dont nous allons esquisser quelques perspectives, qui ont toutes en commun *la relativité des jugements et des opinions*, à commencer par les siennes.

1. Montaigne conçoit ses *Essais* comme une « marqueterie mal jointe »

Du général : « Certes c'est un sujet extraordinairement vain, divers et ondoyant que l'homme. Il est malaisé de fonder sur lui un jugement constant et uniforme. » (*Par divers moyens on arrive à pareille fin*, I, 1, p.15)

« Notre conduite, ce n'est que pièces rapportées » (*Sur l'inconstance de nos actions*, II, 1, p. 416) « Nous sommes entièrement de lopins, et d'une contexture si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment joue son jeu. Et il y a autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui. » (*Sur l'inconstance de nos actions*, II, 1, p. 417)

Au particulier :

« Car ce sont ici aussi mes sentiments et mes opinions ; je les donne pour ce que je crois, non pour ce qui est à croire. Je ne vise ici qu'à me laisser voir tel que je suis, moi qui serai peut-être différent demain, si de nouvelles leçons me changent. Je n'ai point d'autorité pour être cru ni ne le désire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui. » (p. 181, I, 16, *Sur l'éducation des enfants*)

« Il n'y a rien que je puisse dire de moi absolument, simplement et solidement, sans complication et sans mélange, ni d'un mot. *Distinguo* est l'article le plus universel de ma logique. » (*Sur l'inconstance de nos actions*, II, 1, p. 414)

« A la vérité, en ce qui concerne les productions de l'esprit, de quelque façon que ce soit, il n'est jamais parti de moi une chose qui me satisfait pleinement, et

l'approbation d'autrui ne me contente pas. J'ai le goût délicat et difficile, et particulièrement à mon endroit : je me désapprouve sans cesse et me sens partout flotter et fléchir de faiblesse. » (II, 17, p. 774, *Sur la présomption*)

Montaigne cite beaucoup d'auteurs antiques, grecs et romains [« Je n'ai établi commerce avec aucun livre solide sinon Plutarque et Sénèque. » (I, 26, p. 178) : c'est exagéré, car il cite abondamment Cicéron, Platon, Aristote, Diogène Laërce...], comme dans les livres d'*exemples*, courants depuis le XIII^e siècle.

Mais il va bien au-delà de ces *exempla* : « La vérité et la raison sont communes à chacun et n'appartiennent pas plus à celui qui les a dites la première fois qu'à celui qui les a dit après. Ce n'est pas plus selon Platon que selon moi puisque lui et moi le comprenons et le voyons de la même façon. Les abeilles « pillotent » de-ça de-là les fleurs ; mais, après, elles en font leur miel qui est entièrement leur ; ce n'est plus du thym ni de la marjolaine ; de même les emprunts faits à autrui, il les transformera et fondra ensemble pour en faire un ouvrage entièrement sien, à savoir son jugement. » (I, 16, *Sur l'éducation des enfants*, p. 186)

2. Il combat fermement ce qui vise à placer l'homme hors de la nature

« Nous appelons « contre nature » ce qui arrive contrairement à l'habitude : il n'y a rien, quoi que ce puisse être, qui ne soit pas selon la nature. » (II, 30, p. 863, *Au sujet d'un enfant monstrueux*)

« L'intelligence nous a été donnée pour notre plus grand bien, l'emploierons-nous à notre ruine en combattant le dessein de la nature et l'ordre universel des choses qui veut que chacun use de ses outils et de ses moyens pour son avantage ? » (Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons, I, 14, p. 67)

« Nature a enveloppé dans son affection toutes ses créatures sans exception ». Nous ne sommes ni plus ni moins que les autres en état de nous protéger. « Nous ne sommes ni au-dessus ni au-dessous du reste : tout ce qui est sous le ciel est exposé à une loi et un sort pareils » (*Apologie de Raymond Sebon*, II, 12, p. 558)

- D'où la place des hommes parmi les animaux

Quand certains soulignent les ressemblances entre nous et les bêtes, « je me démetts volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres créatures. [...] Nous devons la justice aux hommes et la bienveillance aux autres créatures qui peuvent être capables de les ressentir. Il y a quelques relations sociales entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. » (*Sur la cruauté*, II, 9, p. 531)

La condition humaine est misérable, mais nous nous voyons en pensée « au-dessus du cercle de la lune ». « C'est par la vanité de cette même pensée que l'homme s'égale à Dieu [...] qu'il se distingue lui-même et se sépare de la foule des autres créatures, taille les parts des animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble. Comment connaît-il, par l'action de son intelligence, les mouvements internes et secrets des animaux ? Par quelle comparaison d'eux avec nous conclut-il à la stupidité qu'il leur attribue ? Quand je joue avec ma chatte, qui ait si elle ne tire pas plus son passe-temps de moi que je ne fais d'elle ? [...] Cette imperfection qui empêche la communication entre elles et nous, pourquoi ne serait-elle pas aussi bien à nous qu'à elles » (*Apologie de Raymond Sebon*, II, 12, p. 549-550)

D'ailleurs, parfois elles se comprennent entre elles : « En certain aboiement du chien le cheval reconnaît qu'il y a de la colère ; de tel autre cri cet animal il ne s'effraie point. Chez les bêtes mêmes qui n'ont pas de voix, d'après l'échange de services que

nous voyons entre elles, nous concluons aisément qu'il y a quelque autre moyen réciproque de communication : leurs mouvements expriment une pensée et exposent des idées » (p. 551)

Nos mains, nos têtes, nos sourcils, nos épaules... expriment énormément de choses. « Il n'y a pas un mouvement qui ne parle » (p. 552)

« En outre, quelle sorte d'habileté humaine ne reconnaissons-nous pas dans les actions des animaux ? » Les abeilles, les hirondelles, les oiseaux et leurs nids, l'araignée et sa toile. « Nous reconnaissons assez bien, dans la plupart de leurs ouvrages, combien les animaux ont de supériorité sur nous et combien notre technique est faible pour les imiter. [...] Pourquoi attribuons-nous à je ne sais quel penchant inné et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons faire naturellement et par procédés inventés ? » (p. 553)

« cette même intelligence, cette même méthode qui règlent notre activité, ce sont aussi celles des animaux. » (p. 559)

Chrysippe : un chien face à un carrefour à trois branches teste les trois et pour cela tient un raisonnement.

« Il ne nous faut guère plus de fonctions, de règles et de lois pour vivre dans notre communauté qu'il n'en faut aux grues et aux fourmis dans la leur. » (p. 592)

- D'où, aussi, ses conseils sur l'éducation des enfants

Le précepteur devrait cesser de verser avec un entonnoir, et mettre l'enfant sur la piste, « en lui ouvrant quelquefois le chemin, quelquefois en le lui faisant ouvrir. »
 « Il est bon qu'il fasse trotter devant lui pour juger de son allure. » Ceux qui enseignent uniformément à tous, il n'est pas étonnant que « dans tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent peine deux ou trois qui récoltent quelque véritable profit de leur enseignement. » (*Sur l'éducation des enfants*, I, 26, p. 184)

« Ce que l'élève viendra apprendre, qu'il le lui fasse mettre en cent formes et adaptées à autant de sujets différents [...] Regorger la nourriture comme on l'a avalée est une preuve qu'elle est restée crue et non assimilée. »

Il faut encourager la diversité des jugements. « Il n'y a que les sots qui soient sûrs et déterminés. » (p. 185)

On ne peut apprendre à faire des cabrioles, à manier un cheval, un luth ou la voix, « en les faisant voir seulement ». Or, on veut former la parole et le jugement, sans parler et juger.

Il faut apprendre à raisonner et contester, et par-dessus tout à s'avouer battu.

Fréquenter toutes sortes d'hommes, voyager en pays étranger, ouvrir les yeux partout en société, « car je trouve que les premiers sièges sont ordinairement pris par les hommes les moins capables et que les grandeurs d'établissements ne sont guère associées à la capacité. » (p. 191), s'informer de toutes choses.

3. Il s'en prend à la vanité humaine : pédanterie, présomption et gloire

« Le vrai miroir de nos pensées est le cours de notre vie. » (p. 207)

« A condition que notre discipline soit bien pourvue de choses, les paroles ne suivront que trop : il les trainera si elles ne veulent pas suivre. » (p. 208) « c'est aux mots de servir et de suivre » (p. 213)

- Pédantisme :

« De même que pour les vêtements, c'est petitesse d'esprit que de vouloir se singulariser par quelque tenue particulière et inusitée, de même, dans le langage, la recherche des expressions nouvelles et de mots peu connus vient d'une ambition puérile et pédantesque. » « La force et les muscles ne s'empruntent point ; les

parures et les manteaux, cela s'emprunte. » (p. 213)

« comme les plantes s'étouffent d'avoir trop d'humidité et les lampes trop d'huile, de même l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière, et celui-ci, occupé en embarrassé par une grande diversité de choses, doit perdre le moyen de se dégager et rester courbé et accroupi sous cette charge. » (*Sur le pédantisme*, I, 25, p. 165)

Se remplir la mémoire et non l'esprit : comme les oiseaux qui portent un grain pour le donner à leurs petits, « de même nos pédants ne cessent de grappiller la science dans les livres et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres pour la dégorger seulement et la mettre au vent. » (*Sur le pédantisme*, I, 25, p. 168)

Nous savons rapporter les préceptes de Cicéron, Platon ou Aristote, « mais nous, que disons-nous, nous-mêmes ? »

« Nous prenons et gardons en réserve les opinions et le savoir d'autrui et puis c'est tout. Il faut les faire nôtres. Nous ressemblons proprement à celui qui, ayant besoin de feu, irait en chercher chez son voisin et, y ayant trouvé un beau et grand brasier, resterait là à se chauffer et ne se souviendrait plus d'en rapporter chez lui. » (p. 169)

Les « lettres-férués » = « auxquels les lettres ont donné un coup de marteau ». Le paysan et le cordonnier parlent de ce qu'ils connaissent. Alors que ces lettrés se donnent « de grands airs avec ce savoir qui nage à la superficie de leur cervelle. » (p. 171)

Le savoir est moins important que le jugement. « Or il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il l'y faut incorporer ; il ne faut pas l'en arroser, il faut l'en teindre. » (p. 175)

« Les simples paysans sont d'honnêtes gens ; sont aussi d'honnêtes gens les philosophes ou encore [...] des natures fortes et brillantes enrichies d'une large connaissance des sciences utiles. Les hommes qui tiennent des uns et des autres, qui ont dédaigné la première position - celle des illettrés – et n'ont pu atteindre

l'autre (le cul entre deux chaises, parmi lesquels je suis et tant d'autres aussi) sont dangereux, incapables, importuns. C'est pourquoi, en ce qui me concerne, je recule autant que je puis vers le premier siège – le siège naturel – que j'ai inutilement essayé de quitter. » (*Sur les vaines subtilités*, I, 44, p. 387)

- La présomption

« Il faut juger avec plus de respect cette infinie puissance de la nature ». Condamner comme impossible l'in vraisemblable c'est par présomption, « se faire fort de savoir jusqu'où va la possibilité. » (*C'est une folie de faire dépendre le vrai et le faux de notre capacité de juger*, I, 27, p. 223)

« La présomption et la curiosité sont les deux fléaux de notre âme. Celle-ci nous conduit à mettre le nez partout, celle-là nous défend de laisser quelque chose dans l'incertitude et l'indécision. » (p. 226)

« Il n'y a rien qui soit cru aussi fermement que ce que l'on connaît le moins et il n'y a pas de gens aussi sûrs d'eux que ceux qui nous racontent des histoires fictives, comme les alchimistes, les devins, les astrologues, les chiromanciens, les médecins, auxquels je joindrais volontiers, si j'osais, un tas de gens, interprètes et contrôleurs habituels des desseins de Dieu » (*Qu'il faut sobrement se mêler de juger des ordonnances divines*, I, 32, p. 267)

- La gloire (les apparences) :

« Il est étonnant de voir que, sauf nous, aucune créature n'est estimée autrement qu'en vertu de ses qualités propres. Nous louons un cheval parce qu'il est vigoureux et adroit non pour son harnais ; un lévrier pour sa vitesse, non pour son collier.

Pourquoi, de même, n'estimons-nous pas un homme pour ce qui est sien ? Il a une grande suite, un beau palais, tant crédit, tant de rente ; tout cela est extérieur à lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat enfermé dans un sac. [...] Pourquoi, lorsque vous jugez un homme, le jugez-vous tout enveloppé et tout empaqueté ? Il prend soin de ne nous montrer que des éléments qui ne sont nullement siens et nous cache ceux par lesquels on peut vraiment juger de sa valeur. [...] vous ne donnerez peut-être pas un liard de lui une fois que vous l'aurez dévêtu. [...] Mesurez l'homme sans ses échasses : qu'il mette à part ses richesses et ses titres honorifiques, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps apte à ses fonctions, en bonne santé et plein d'entrain ? Quelle âme a-t-il ? Est-elle belle, grande et heureusement pourvue de toutes ses parties ? [...] Est-ce que, les yeux ouverts, elle attend les épées tirées ? »
(Sur l'inégalité qui existe entre nous, I, 42, p. 318)

« Il y a le nom et la chose ; le nom, c'est un mot qui désigne et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, et il n'est pas fait de sa substance ; c'est une pièce étrangère jointe à la chose et extérieure à elle. Dieu qui, en lui-même, est toute plénitude et le comble de toute perfection, ne peut être augmenté et accru au-dedans ; mais son nom peut être augmenté et accru par la bénédiction et la louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs. Cette louange, nous ne pouvons pas l'incorporer en lui, parce qu'il ne peut y avoir addition de bien en lui, nous l'attribuons à son nom, c'est-à-dire à la pièce extérieure qui en est la plus voisine. Voilà pourquoi c'est à Dieu seul que gloire et honneur appartiennent ; et il n'y a rien d'aussi déraisonnable que de nous mettre en quête de ces biens pour nous, car, comme nous sommes indigents et nécessiteux au-dedans, que notre essence est imparfaite et a continuellement besoin d'amélioration, c'est à cela que nous devons travailler. Nous sommes entièrement creux et vides ; ce n'est pas de vent et de mots que nous avons à nous remplir ; il nous faut de la substance plus

solide pour nous réparer. Un homme affamé serait bien sot de chercher à se pourvoir d'un beau vêtement plutôt que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé. Comme disent nos prières ordinaires : Gloire à Dieu dans les cieux et paix aux hommes sur la terre. » (*Sur la gloire*, II, 16, p. 754)

Mais si les hommes, par leur manque d'intelligence, ne peuvent se contenter de bonne monnaie, il faut bien aussi les payer de la fausse. Les origines fabuleuses, les exploits surhumains maintiennent le peuple dans son devoir. « Et toute organisation sociale a un dieu à sa tête, faussement pour les autres, véritablement celle que Moïse établit pour le peuple de Judée sorti d'Egypte. » (p. 768)

4. Il condamne la cruauté et la torture

La cruauté est le plus grand de tous les vices. « Les sauvages ne me choquent pas autant parce qu'ils rôttissent et mangent le corps des morts que ceux qui les torturent et les persécutent vivants. » (*Sur la cruauté*, II, 9, p. 525)

« Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne la clef des champs. [...] Les naturels sanguinaires à l'égard des bêtes montrent une propension naturelle à la cruauté. » (p. 528)

Contre la torture : une épreuve d'endurance et non de vérité. La douleur fait avouer aussi bien le vrai que le faux. Celui qui l'endure peut le faire qu'il soit coupable ou innocent. « A dire vrai, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger. » (*Sur la conscience*, II, 5, p. 455)

5. Il pense que la philosophie est une méditation sur la mort et que l'on peut tourner le mal en bien si on s'y exerce

Sénèque : « la mort est le remède à tous les maux », « vivre c'est être esclave si la liberté de mourir y fait défaut. » (p. 432)

« Tout ce que vous vivez vous le dérobez à la vie ; c'est à ses dépens. L'ouvrage continuel de votre vie, c'est de bâtir la mort. Vous êtes dans la mort pendant que vous êtes en vie, car vous êtes après la mort quand vous n'êtes plus en vie. » (*Que philosopher c'est apprendre à mourir*, I, 20, p. 114)

« vous avez beau vivre, vous ne diminuerez pas pour cela le temps que vous avez à être mort ; ce sera pour rien : vous serez dans cet état-là, que vous craignez, aussi longtemps que si vous étiez mort en nourrice » (p. 116)

« Mais à mourir – ce qui est la plus grande action que nous ayons faire -, l'exercice ne peut pas nous aider. » (*Sur la conscience*, II, 5, p. 457)

« Les hommes, dit une maxime grecque ancienne [Epictète], sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses elles-mêmes. »

Si c'est vrai, nous pouvons mépriser les maux ou les tourner en bien. Nous pouvons alors donner au mal « une autre saveur et un autre visage ».

« Si l'essence originelle de ces choses que nous craignons avait latitude de se loger en nous de sa propre autorité, elle logerait pareille et semblable en tous ; car les hommes sont tous d'une seule espèce et, des différences de degré mises à part, se trouvent munis de pareils outils et instruments pour concevoir et juger. Mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses-là montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par accord entre les deux parties : tel peut bien les loger chez lui en leur essence véritable, mais mille autres leur donnent chez eux une essence nouvelle et contraire. » (*Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons*, I, 14, p. 62)

« Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principaux adversaires. »
Or certains tiennent la mort pour honorable, bonne, etc. Mieux vaut mourir que subir une loi étrangère ou adopter une nouvelle religion.

« Il est aisé de voir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la pointe de notre esprit. Les bêtes, qui tiennent le leur en bride, laissent aux corps leurs sensations libres et naturelles... » (p. 71)

Si nous tenons tête à la douleur elle est moindre. « De même que le corps est plus ferme sous la charge si on le raidit, de même aussi l'âme. » (p. 72)

Certains se mutilent pour paraître à leur avantage.

Le prix des choses : « nous appelons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. » (p. 77)

6. Il place l'amitié au-dessus de tout

« Il n'est rien en quoi la nature nous ait plus acheminés qu'à l'association », dont la perfection est l'amitié.

« Des enfants aux pères, c'est plutôt du respect. » Car les pères ne peuvent tout dire à leurs enfants, et ceux-ci ne peuvent leur faire de remontrances.

Les frères, avançant sur le même sentier, se heurtent souvent; L'amitié n'est pas fréquente entre eux.

L'affection pour les femmes n'est pas de l'amitié, car son feu est « inconsideré et inconstant, ondoyant et divers, un feu de fièvre »

« Dans l'amitié il y a une chaleur générale et universelle, au reste égale et tempérée, une chaleur constante et calme, qui est toute douceur et délicatesse, qui n'a rien d'âpre et de piquant. »

Alors que si l'amour « entre dans les limites de l'amitié, c'est-à-dire dans l'accord

des désirs, il s'évanouit et s'alanguit. » (*Sur l'amitié*, I, 28, p. 230)

Les femmes n'ont pas l'âme assez ferme pour « supporter l'étreinte d'un noeud aussi serré et aussi durable. » C'est regrettable, car si les corps avaient part à l'union autant que les âmes, « l'amitié serait plus pleine et plus complète. » (p. 231)

Dans l'amitié véritable, les âmes sont si totalement unies « qu'elles effacent la couture qui les a jointes et ne la retrouvent plus. » (p. 233)

« parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Chacun perdait son âme dans celle de l'autre : « Je dis « perdre », véritablement : nous ne nous réservions rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien. » (p. 234)

Dans les amitiés inférieures, « il faut marcher la bride à la main, avec prudence et précaution » (p. 235)

Une telle union est exclusive : il ne reste rien à distribuer ailleurs. Cet ami est un double.

Sa perte est perte d'une moitié de soi ; l'âme est affligée pour toujours.